

La Harpe, Jean François de  
Mélanie

PQ  
1993  
L4M4  
1790







~~1818~~  
M É L A N I E,

O U

LA RELIGIEUSE FORCÉE,

D R A M E,

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

DE M. DE LA HARPE,



A T O U L O U S E,

*Au Magasin général des Pièces de Théâtre;*

Chez BROULHIET, Libraire, rue Saint-Rome,

---

M. DCC. LXXX.

A V E C P E R M I S S I O N,

390345  
22.341



*A C T E U R S.*

M. DE FAUBLAS, Homme de Robe;

Madame DE FAUBLAS.

MÉLANIE, leur fille.

MONVAL, Parent de Madame de Faublas.

UN CURÉ.

---

*La Scene est dans un Couvent de Paris,  
au Parloir.*

PG

1993

L4M4

1790

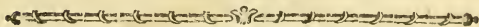


M É L A N I E ,

O U

LA RELIGIEUSE FORCÉE,

D R A M E ,



ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

M. & Madame DE FAUBLAS.

M. DE FAUBLAS.

**N**ON, Madame ; en un mot, c'est trop me résister.  
J'ai pesé mes projets, je m'y dois arrêter.  
Pouvez-vous les blâmer ? Ma fortune est bornée.  
On offre à votre fils un brillant hymenée,  
L'espoir d'un régiment & d'un rang à la Cour.  
Dois-je seul m'opposer au bonheur de Melcourt ?  
Le premier pas suffit, tout en dépend peut-être,

A 2

Et le point important est d'approcher du Maître.  
 Mais de notre maison l'avancement prochain,  
 Exige quelque effort : je m'y résous enfin.  
 Ce n'est pas après tout un si grand sacrifice.  
 Mélanie au Couvent depuis deux ans Novice,  
 Formée à la retraite en ses plus jeunes ans,  
 Sembloit en avoir pris les goûts, les sentimens.  
 Au plan que j'ai suivi se prêtant par avance,  
 Elle nous demandoit le voile avec instance,  
 Et dans le Cloître alors trouvant tous ses plaisirs,  
 Y voulant pour jamais enfermer ses desirs,  
 D'où naît le changement qu'aujourd'hui l'on m'annonce ?  
 A ses premiers desseins d'où vient qu'elle renonce ?  
 S'il faut vous déclarer ce que j'en crois ici,  
 Votre parent Monval l'a fait changer ainsi.  
 Devant elle jamais il n'auroit dû paroître.  
 C'est, grace à vos bontés, qu'il a pu la connoître,  
 Et c'est bien malgré moi, je le dis entre nous,  
 Que Monval au Couvent la voyoit avec vous.

Madame DE FAU BL A S.

Je n'ai pu refuser cette faveur légère  
 A la tendre amitié qui m'attache à sa mere  
 Au sang qui nous unit : ce jeune homme d'ailleurs  
 A le cœur noble & droit, a des vertus, des mœurs,  
 Il est impétueux, aisément il s'enflamme,  
 Et toujours sans contrainte il laisse agir son ame.  
 Qui n'a rien de honteux dans le fond de son cœur,  
 Ne craint point de l'ouvrir, & parle avec candeur.  
 C'est toujours devant moi qu'il a vu Mélanie,  
 Et dans tous ses discours régne la modestie.  
 Mais quant à votre fille, à ne vous rien cacher,  
 Je crois que son état a droit de vous toucher.



*D R A M E.*

Soyez de vos enfans également le pere ,  
N'immolez point la sœur pour aggrandir le frere.  
Si dans ses premiers ans les soins des jeunes Sœurs  
Lui firent du couvent envier les douceurs ;  
C'est une illusion qui passe avec l'enfance ,  
Et j'ai pu voir depuis toute sa répugnance ,  
Je vous en informai ; ce changement léger  
N'étoit rien , disiez-vous , qu'un dégoût passager :  
Vous avez en tout temps combattu mes alarmes ;  
De Mélanie enfin j'ai vu couler les larmes.  
J'ai gémi de son sort : vous l'aviez décidé ;  
Et lorsqu'à vos desirs malgré moi j'ai cédé ,  
Qu'à prononcer ses vœux j'ai voulu la résoudre ,  
Ce formidable arrêt fut comme un coup de foudre :  
Elle resta long-temps sans voix & sans couleur ;  
Elle doit obéir , je le sçais ; mais , Monsieur ,  
Je ne puis vous céder ma douleur maternelle.  
De mon respect pour vous cette épreuve est cruelle.  
Notre sang doit avoir de plus grands droits sur nous ;  
Mon cœur prendra toujours son parti contre vous.  
Si mon époux enfin , sûr de ma complaisance ,  
Vouloit ne point user de toute sa puissance ,  
Tandis qu'il en est temps , s'il vouloit consentir ,  
A révoquer l'arrêt dont il nous voit frémir ,  
Ah ? la reconnoissance & durable & sincere ,  
Qui mettroit à ses pieds & la fille & la mere ,  
Lui feront éprouver un bonheur plus certain ,  
Plus pur , plus légitime , & bien plus doux enfin  
Que tous ces vains honneurs , dont l'image incertaine  
Offre dans l'avenir une pompe lointaine ,  
Une grandeur frivole & soumise au hasard ,  
Qui souvent nous échappe , & vient toujours trop tard.

M. D E F A U B L A S,

Tant d'obstination ne peut que me déplaire.  
 C'est combattre long-temps un parti nécessaire,  
 Votre fille aujourd'hui doit prononcer ses vœux.  
 Nos parents, nos amis, sont mandés en ces lieux.  
 Pour la cérémonie ici tout se prépare.  
 Que pourroit-on penser d'un retour si bizarre ?  
 De vos discours pourtant je ne suis point surpris.  
 Je sçais vos sentimens, vous n'aimez point mon fils,  
 Vous lui préféreriez le dernier de vos proches,  
 Jamais. . . . .

Madame D E F A U B L A S,

Je dois répondre à de pareils reproches.  
 Melcour m'est cher, Monsieur; si je me suis permis  
 De juger ses défauts, & si par mes avis  
 J'ai voulu quelquefois changer son caractère,  
 Je n'ai pas moins pour lui des sentimens de mere;  
 Je les aurai toujours.

M. D E F A U B L A S.

Je ne vous comprends pas :  
 Melcour est estimé; je vois qu'on en fait cas,  
 Et vous permettrez bien qu'un pere le seconde,

Madame D E F A U B L A S.

Oui, je crois qu'il pourra réussir dans le monde,  
 Il est doux & poli, c'est beaucoup : mais pourtant  
 De son cœur jusqu'ici le mien n'est pas content.  
 Je ne le crois, ni vrai, ni noble, ni sensible  
 A toute émotion il semble inaccessible;  
 Il agit, parle, écoute avec un front égal,  
 Ne croit jamais le bien & croit toujours le mal,  
 Jamais quand il vous parle, il ne regarde en face.  
 Son coup d'œil vous évite & son souris menace.

D'ailleurs plein de mépris pour tous ses concurrens.  
 Je sçais qu'il a tenu des discours imprudens  
 Sur le Marquis d'Orcé, qui l'aura sçu, sans doute ;  
 Pour un mot indiscret on sçait ce qu'il en coûte,  
 Dans l'état qu'il embrasse on ne pardonne rien.  
 Enfin, c'est à vos yeux un trésor, un soutien ;  
 Mais quand ce fils, objet de votre amour extrême,  
 Vous aimeroit autant que vous l'aimez vous-même,  
 Quand vous n'auriez conçu que l'espoir le plus sûr,  
 Je le redis encor, il doit être bien dur  
 De voir ma Mélanie ainsi sacrifiée,  
 Languir dans l'abandon, par son pere oubliée,  
 Et menée en pleurant jusqu'au pied de l'Autel,  
 S'imposer par son ordre un supplice éternel.

M. D E F A U B L A S.

On affoiblit toujours tout ce qu'on exagere.  
 Je crois sa douleur vive, & la crois passagere.  
 Toujours dans ces momens on verse quelques pleurs,  
 On croit dans l'avenir ne voir que des malheurs.  
 Mais la réflexion, fruit de la solitude,  
 Et la nécessité qui devient habitude,  
 L'entier éloignement des objets séducteurs,  
 Et l'exemple & le temps si puissans sur nos cœurs,  
 Du cloître qui n'offroit qu'horreur & qu'amertume,  
 Font un séjour tranquille où l'ame s'accoutume.  
 Qui n'a joui de rien n'a rien à regretter.  
 Si connoissant le monde il falloit le quitter,  
 Peut-être autant que vous je plaindrois Mélanie,  
 Mais dans cette maison elle a passé sa vie.  
 Son sort est-il plus dur que celui de ses Sœurs,  
 Qui toujours du Couvent nous vantoient les douceurs ?  
 Du malheur en ces lieux avons-nous vu l'image ?

Nous parla-t-on jamais de joug & d'esclavage ?  
 Tout ce qui devant moi s'est ici présenté,  
 Me peignoit le bonheur & la sérénité.

Madame DE FAUBLAS.

N'en croyez pas, Monsieur, l'apparence infidelle.  
 La retraite, il est vrai, peut nous paroître belle ;  
 Mais c'est pour un moment, c'est lorsqu'on n'y vit pas,  
 Sous ces lambris sacrés quand nous portons nos pas,  
 Tout semble calme & doux, jusqu'à l'air qu'on respire,  
 Des paisibles vertus nous ressentons l'empire ;  
 L'oubli des passions, des maux & des erreurs,  
 Et l'attendrissement passe au fond de nos cœurs.  
 Mais percez plus avant, (1) pénétrez ces cellules  
 Ces réduits ignorés, où des esprits crédules,  
 Défabusés trop tard & voués au malheur,  
 Maudissent de leurs jours la pénible lenteur.  
 C'est là que l'on gémit, que des larmes amères  
 Baignent pendant la nuit les couches solitaires,  
 Que l'on demande au Ciel trop lent à s'attendrir,  
 Ou la force de vivre ou celle de mourir.  
 Peut-être que leurs maux par le temps s'adoucissent,  
 Que dans des yeux éteints les pleurs enfin tarissent.  
 Un morne accablement qui ressemble au trépas,  
 Succède au désespoir, à ses bruyans éclats.  
 Mais ce calme perfide est voisin de l'orage.  
 On en sort bien souvent par des accès de rage.  
 C'est le poison trompeur qui promet le sommeil,  
 Et les convulsions sont l'effet du réveil.

M. DE FAUBLAS.

Sans doute, en me traçant cette image effrayante,

---

(1) *Finde parietem*, Ezech.

Vous voulez m'inspirer une fausse épouvante  
 D'un état doux & saint où je vois chaque jour  
 S'engager sans scrupule & la Ville & la Cour.  
 Ma conduite, je crois, n'a rien de condamnable.  
 Si cet état d'ailleurs étoit si redoutable,  
 Pourquoi donc verrions-nous ceux qui l'ont embrassé,  
 S'efforcer à l'envi dans leur zèle empressé,  
 De ranger sous leur loi de nouveaux profélites?  
 Ils doivent d'un tel choix connoître bien les suites,  
 Et par quel intérêt peut-on imaginer  
 Qu'ils entraînent au piège au lieu d'en détourner?

Madame DE FAUBLAS.

Par un sentiment vil, cruel, abominable,  
 Trop indigne de l'homme & pourtant véritable.  
 Il n'existe que trop : l'esclave est sans vertu,  
 Il déteste en autrui tout ce qu'il a perdu.  
 Il se flatte en secret que sa chaîne accablante,  
 Sur d'autres étendue, en fera moins pesante.  
 A force de souffrir souvent on s'endurcit,  
 Et dans sa prison même on aspire au crédit.  
 Voilà ce qui produit ces ardens émissaires  
 Dont le zèle affecté peuple les Monasteres.  
 Ils veulent commander à d'autres malheureux,  
 Faire porter le joug qu'on a forcé pour eux,  
 Se venger de leurs maux : l'esprit de tyrannie  
 Entre facilement dans une ame flétrie,  
 Et le droit d'opprimer des captifs abbattus,  
 Est un plaisir encor pour qui n'en connoît plus.

M. DE FAUBLAS.

Le parti le plus sage & le plus raisonnable,  
 Toujours par quelque endroit peut paroître blâmable.  
 Les abus sont par-tout, je le sçais, j'en conviens;

Mais pour un mal léger je produis un grand bien.  
 J'écoute l'intérêt de toute sa famille.  
 C'est à vous d'esluyer les pleurs de votre fille.  
 Bientôt notre Curé viendra l'entretenir.  
 Ses leçons, ses avis pourront la soutenir.  
 Ma confiance en lui n'est pourtant pas entiere.  
 Sa morale, dit-on, n'est pas assez sévère.  
 On m'en a dit du mal.

Madame D E F A U B L A S .

On vous trompe, Monsieur ;  
 Je le crois digne en tout du seul nom de Pasteur.  
 On ne le vit jamais affectant le scrupule,  
 Crier à l'hérétique, au schisme, à l'incrédule,  
 A signaler son nom vainement empresse,  
 Et prompt à déployer un zele intéressé.

Il ne se borne pas à tonner dans les temples,  
 Et s'il combat l'erreur, c'est par de bons exemples.  
 C'est des infortunés & le guidé & l'appui :  
 Il prend sur ses besoins pour aider ceux d'autrui.  
 Rien n'échappe à ses soins, sa tendre prévoyance  
 Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence ;  
 Au soin de la servir tout entier attaché,  
 Il parcourt les réduits où le pauvre est caché,  
 Et s'il ne peut toujours soulager la misere,  
 Au moins il la console, il lui fait voir un Pere.  
 Dans l'Eglise souvent je l'ai vu prêt d'entrer ;  
 J'ai vu les malheureux en foule l'entourer.  
 Il ressembloit au Dieu dont il étoit le Prêtre.

M. D E F A U B L A S .

Mais on n'en parle pas, il s'est peu fait connoître.

Madame D E F A U B L A S .

Ah ! lorsqu'on est sensible, il est toujours bien doux

De servir les humains sans qu'ils parlent de nous.  
On agit pour son cœur. Le voici qui s'avance.

---

## S C E N E I I.

M. & Madame DE FAUBLAS, LE CURÉ.

M. D E F A U B L A S.

**M**ONSIEUR, nous implorons ici votre assistance.  
Nous en avons besoin : ma fille en ce grand jour  
Epreuve vers le monde un moment de retour.  
Il faut d'un jeune cœur corriger la foiblesse,  
Lui montrer ses devoirs : c'est à votre sagesse  
Que j'ai dû me fier, & j'attends tout de vous.  
Vous vaincrez sûrement ces injustes dégoûts.  
Vous savez trop.....

L E C U R É.

Je fais ce qu'ici je dois faire,  
Et je ne trahirai vous ni mon ministère.  
Avant de vous répondre & de promettre rien,  
Il me faut avec elle avoir un entretien.  
Je veux lire en son cœur, je veux le bien connoître.  
Sur ses devoirs alors, sur les vôtres peut-être,  
Je pourrai vous parler avec sincérité.  
Vous entendrez de moi la simple vérité.  
N'espérez rien de plus.

M. D E F A U B L A S.

C'est ce que je desire :

On va vous l'amener, Monsieur, je me retire,  
Et vais avec Madame assembler nos amis,  
Qui bientôt dans ces lieux seront tous réunis.

## S C E N E I I I .

L E C U R É , *seul.*

**A**LLONS . . . je vais encor voir une infortunée  
 Qu'un intérêt cruel au cloître a condamnée ;  
 Que l'on ensevelit de peur de la doter ,  
 Qui pousse des soupirs que l'on craint d'écouter ,  
 Et donne , en détestant sa retraite profonde ,  
 Au Ciel des vœux forcés , & des regrets au monde.

## S C E N E I V .

L E C U R É , M É L A N I E .

M É L A N I E , (*à part dans le fond.*)

**○** DIEU ! changez mon cœur ou bien changez mon sort !  
 Dieu ! fléchissez mon pere , ou m'envoyez la mort !

L E C U R É .

Approchez , mon enfant , & foyez sans alarmes.  
 Si je viens près de vous , c'est pour sécher vos larmes.  
 Ne me les cachez point , & laissez-les couler  
 Sans témoins , sans réserve on peut ici parler.  
 Nul n'osera troubler cette sainte entrevue.  
 Vous frémissez . . . Eh ! quoi ! redoutez-vous ma vue ?

M É L A N I E , *avec égarement.*

Je ne sçais où je suis ; . . . ayez pitié de moi ;  
 Tout dans un pareil jour doit m'inspirer l'effroi.  
 D'un pere rigoureux n'êtes-vous pas complice ?  
 Venez-vous m'annoncer l'instant du sacrifice ?



C'est celui de mes jours. . . c'est celui de mon cœur. . . .  
 Il est affreux , barbare. . . il me glace d'horreur. . . .  
 Ah ! qu'on l'acheve au moins , qu'on l'acheve sur l'heure. . .  
 Traînez-moi vers l'Autel. . . traînez-moi ; que j'y meure,  
 C'est tout ce que l'on veut & j'y consens.

L E C U R É.

Hélas !

Au but qui me conduit ne vous méprenez pas.  
 J'apporte à vos douleurs l'intérêt le plus tendre ,  
 Je puis les adoucir si vous voulez m'entendre.  
 Donnez-lui avec moi ce libre épanchement  
 Qui pour les malheureux est un soulagement.  
 Les consoler , ma fille , est tout mon ministère ;  
 Vous me devez enfin regarder comme un pere.

M É L A N I E , *toujours égarée.*

Un pere. . . il m'en faut un. . . Que n'ai-je un pere , hélas !  
 Il plaindroit mes tourmens , il m'ouvriroit ses bras.  
 Ce nom de consoler. . . Ce nom me désespère.  
 Faut-il éterniser mes tourmens , ma misere ,  
 Livrer à la douleur le reste de mes jours ,  
 Promettre de souffrir & de pleurer toujours ?  
 Je n'en ai pas la force , & ma raison s'égare ,  
 La nature & le Ciel tout me semble barbare.

L E C U R É.

C'est que tous deux , ma fille , ont été méconnus.  
 Commandez un moment à vos sens éperdus ,  
 Et d'un consolateur écoutez le langage.  
 Tout doit m'intéresser , votre état & votre âge.  
 De m'employer pour vous je me fais un devoir ;  
 L'emporter sur un pere est hors de mon pouvoir ;  
 Mais je lui parlerai contre la violence. . . .

M É L A N I E *revenant à elle avec transport , & sortant d'une sombre distraction.*

Est-il vrai ? vous ? O Ciel ! vous prendrez ma défense !  
 Vous me le promettez ! L'aurois-je pu prévoir ?  
 Vous éloignez de moi l'horrible désespoir.  
 Vous me l'aviez bien dit ; oui vous êtes mon pere. . . .  
 Oui , vous me restez seul dans la nature entiere.

L E C U R É.

J'offre ce que je puis , des soins & des souhaits.  
 Je réponds de mon zele & non pas du succès.  
 Il dépendra sur-tout de votre confiance.  
 Faites de vos secrets l'exacte confiance.  
 Permettez que ce cœur vous ose interroger.  
 Aux sentimens du vôtre il n'est point étranger.  
 Placez-vous près de moi ; venez , ma chere fille ,  
 (*Ils s'assoyent tous deux.*)

Je chéris dès long-temps votre noble famille.  
 On m'a dit qu'élevée en ces paisibles lieux ,  
 Vous y passiez des jours qui paroissoient heureux ,  
 Et que du voile saint à seize ans revêtue ,  
 D'aucun regret encor vous n'étiez combattue.  
 Votre état vous plaisoit : souvent on m'a vanté  
 Votre zele naissant , votre félicité.  
 M'a-t-on dit vrai ? parlez.

M É L A N I E *devenue plus calme & avec le ton d'une tristesse douce & réfléchie.*

Oui , je vous le confesse ?

Cette maison , Monsieur , fut chere à ma jeunesse.  
 Je m'y voyois fêtée , on s'occupoit de moi ;  
 Chacun de m'amuser se faisoit un emploi.  
 On détournoit mes yeux de tout devoir pénible.  
 A tant d'empressement pouvois-je être insensible ,

Dans un âge où le cœur est si prompt à s'ouvrir  
 Aux premiers sentimens qui se viennent offrir ,  
 Où les jours sont si purs , le bonheur si facile ?  
 Je crus qu'il habitoit au sein de cet asyle.  
 Je ne trouvois par-tout que des soins complaisans ,  
 Des égards recherchés & des yeux careffans.  
 Ce plaisir si flatteur d'intéresser les autres ,  
 Les préjugés d'autrui qui deviennent les nôtres :  
 Tout ce que j'entendois du monde & de ses mœurs ,  
 Les discours séduifans , les tendresses des Sœurs ,  
 Le penchant qui nous lie au séjour de l'enfance ,  
 Enfin l'amitié même & la reconnoissance ,  
 Tout me fit une loi d'attacher pour toujours ,  
 A ce qui m'entouroit mes destins & mes jours.

## L E C U R É.

De semblables motifs n'ont rien que d'estimable.  
 Eh bien , qui peut troubler cet état desirable ?  
 Qui produisit en vous un si grand changement ?

## M É L A N I E.

Vous allez le sçavoir ; c'est un événement  
 Qui décida dès lors du destin de ma vie ,  
 Et dont en vous parlant j'ai l'ame encor remplie.  
 Je veillois près du lit où l'une de nos Sœurs  
 D'une lente agonie éprouvoit les horreurs.  
 Cherchant à signaler les soins d'une Novice ,  
 J'avois brigué moi-même un si lugubre office.  
 Un prêtre l'exhortoit , & ses pieux discours  
 De la Religion prodiguoient les secours.  
 Mais la voyant garder un obstiné silence ,  
 Et commençant peut-être à perdre l'espérance ,  
 Il s'éloigna de nous pendant quelques instans :  
 Alors levant ses yeux baissés depuis long-temps ,

Elle parut gémir sur moi plus que sur elle ,  
 Quelques larmes mouilloient sa mourante prunelle ;  
 Elle fit un effort pour pouvoir me parler ,  
 Et m'adressa ces mots qui me firent trembler :  
 » On vous trompe , on vous perd , ma chere Mélanie.  
 » A votre âge on sent peu ce que l'on sacrifie ,  
 » En se faisant esclave & prenant cet habit ,  
 » Vous l'apprendrez trop tard : je sçais qu'on vous a dit ,  
 » Je sçais que vous croyez que dans nos saints asyles  
 » Tous les jours sont sereins , tous les cœurs sont tranquilles ;  
 » Mais pour vous abuser sçachez qu'on est d'accord.  
 » On ne vit en ces lieux qu'en désirant la mort ,  
 » Et l'on n'y meurt jamais qu'en détestant sa vie.  
 » Que mon exemple au moins détrompe Mélanie.  
 Elle m'apprit son sort. Un malheureux amour ,  
 Qu'il fallut dans ce Cloître étouffer sans retour ,  
 Avoit rempli son ame & consumé sa vie.  
 Du récit de ses maux je demurai saisie.  
 C'étoit les derniers cris & les gémissemens  
 D'un cœur que ses chagrins ont oppressé long-temps ;  
 C'étoit d'un long malheur l'histoire attendrissante ,  
 Que l'accent de la mort rendoit plus déchirante.  
 Je n'y pus résister : pleine de ses douleurs ,  
 Je tombai sur son lit en l'arrosant de pleurs.  
 Un si juste intérêt pouvoit-il se contraindre ?  
 Pour la premiere fois elle s'entendit plaindre ,  
 Et ma pitié parut adoucir son trépas.  
 L'infortunée alors me ferra dans ses bras.  
 Je sentis que ses pleurs inondoient mon visage ,  
 De mes sens trop émus je perdis tout usage ,  
 Et quand je les repris , elle ne vivoit plus.  
 Ses bras déjà glacés sur ma tête étendus ,

Ses yeux de la douleur gardant le caractère,  
 Et vers le Ciel encore élevant leur paupière,  
 Sembloient lui demander d'épargner à mon cœur  
 Tous les maux dont sa mort m'avoit tracé l'horreur,

L E C U R É.

O parens inhumains ! voilà donc votre ouvrage !

M É L A N I E.

J'eus toujours devant moi cette effroyable image ;  
 Elle me poursuivoit : mes esprits agités  
 N'entrevoyoient par-tout que d'affreuses clartés.  
 Je ne pouvois penser que cette infortunée,  
 Sans raison, sans motifs eût plaint ma destinée :  
 Qui peut vouloir tromper à ses derniers momens ?  
 Mais, si je l'en croyois, quels tristes sentimens  
 S'élevoient dans mon ame & la glaçoient de crainte !  
 » Eh quoi ! de tous côtés l'artifice & la feinte !  
 » Ont séduit ma candeur, on veut m'en imposer !  
 » Et tout ce que j'aimois conspire à m'abuser :  
 Ces soupçons m'inspiroient une sombre tristesse,  
 L'effroi, l'abattement flétrissoient ma jeunesse.  
 Le Cloître m'effrayoit : je rencontrois par-tout  
 L'odieuse contrainte & l'importun dégoût.  
 Je détestai dès-lors cet habit de Novice ;  
 J'abjurai dans mon cœur mon fatal sacrifice :  
 Je n'osois cependant avouer mes chagrins,  
 De mon pere sur moi je sçavois les desseins ;  
 J'espérois quelquefois pouvoir le satisfaire.  
 Je songeois, pour charmer mon ennui solitaire,  
 Qu'au moins les passions ne rongeoient point mon cœur,  
 Que de l'amour encor le poison séducteur,  
 Dont j'avois une fois contemplé la furie,  
 A des maux plus cuisans ne livroit point ma vie.

Mais ce repos , hélas ! ne dura pas long-temps.....  
Malheureuse !

L E C U R É.

Achevez ces aveux importants.

Parlez , ne craignez rien.

M É L A N I E.

O mon guide ! ô mon pere !

Qu'aîsément avec vous je puis être sincere !  
Que mon ame à la vôtre aime à se confier !  
Ah ! c'est de mes plaisirs peut-être le dernier !  
Ma consolation dans ces lieux la plus chere ,  
C'étoit de voir souvent ma respectable mere ;  
Ma mere qui toujours m'aima si tendrement !  
Elle vit dans mon zèle un refroidissement :  
Mais je lui dérobai ma profonde tristesse ,  
Qui pouvoit sur mon fort alarmer sa tendresse.  
Un parent ( c'est Monval ) voulut un jour me voir ;  
Il arrive avec elle en ce même parloir.  
On m'avertit , j'accours .... ma surprise à sa vue ,  
Sur son front , dans ses traits la grace répandue ,  
Son maintien , de ses yeux la touchante douceur ,  
Et le son de sa voix encor plus enchanteur ,  
Tout à me sens troublés dut faire reconnoître  
Qu'en ce moment mon cœur venoit de voir son maître.  
Il s'affit , parla peu , me regarda toujours.  
J'ai retenu de lui jusqu'au moindre discours.  
Il parut de mon fort pénétrer le mystere ;  
Je vis qu'il me jugeoit beaucoup mieux que ma mere.  
Des mots perdus pour elle il sentoit la valeur ;  
Et tout ce qu'il disoit répondoit à mon cœur.  
Je feignis , malgré moi , de ne le pas entendre.  
Que je lui sçavois gré d'un intérêt si tendre !

J'entrevis quelques pleurs qu'il vouloit dévorer ;  
Il sembloit à la fois me plaindre & m'adorer.  
Oh ! que cet entretien est gravé dans mon ame !  
Il ne m'avoit rien dit qui déclarât sa flamme ,  
Rien qui pût ressembler aux discours des amans ;  
Mais ses derniers regards valoient tous les sermens :  
Et moi-même en secret de lui toute remplie ,  
Je jurai qu'à lui seul appartiendroit ma vie.  
Dans ce premier moment , je fus loin de prévoir  
Tous les maux que prépare un amour sans espoir ;  
Et mon ame , embrassant un sentiment si tendre ,  
S'élança vers l'objet qu'elle sembloit attendre ,  
Et crut , en lui livrant un pouvoir absolu ,  
Satisfaire un besoin jusqu'alors inconnu.  
Hélas ! j'en jouissois sans trouble & sans alarmes ,  
Et sans affliction je répandois des larmes :  
Mon cœur s'applaudissoit d'échapper à l'ennui ,  
D'avoir un sentiment , de trouver un appui.  
Contre l'amour sans doute il n'est point de défense ;  
Mais que la solitude ajoute à sa puissance !  
Que ses traits pénétrants ailleurs trop émouffés ,  
Descendent plus avant au fond des cœurs blessés !  
Je n'ai du monde encore aucune expérience ;  
Mais s'il faut sur ce point dire ce que je pense ,  
Dans ce monde bruyant comment peut-on souffrir  
Que les distractions , les soins & le plaisir ,  
De l'ame à tout moment éloignent ce qu'on aime ?  
Peut-on se voir ainsi séparé de soi-même ?  
Ah ! lorsque tant d'objets ont partagé le jour ,  
Ce qui doit en rester , est bien peu pour l'amour !  
Mais ici tout le sert & rien ne la balance.  
Le cœur de son penchant s'entretient en silence :



Rien ne s'offre à nos yeux qui le fasse oublier :  
 Chaque instant à l'amour appartient tout entier.  
 Je l'ai bien éprouvé : Monval dans ces demeures ,  
 Monval m'occupoit seul & remplissoit mes heures.  
 Lorsque tout sommeilloit , dans l'ombre de la nuit ,  
 Je répétois souvent tout ce qu'il m'avoit dit.  
 Seule durant le jour , craignant d'être obsédée ,  
 Craignant qu'on m'arrachât à cette douce idée ,  
 Rappellant ses regards , ses gestes , ses soupirs ,  
 Mon ame autour de soi recueilloit ses plaisirs.

## L E C U R É .

Monval n'a-t-il pas sçu tout ce qu'il vous inspire !

## M É L A N I E .

Oh ! combien j'aimerois à pouvoir le lui dire !  
 Mais jamais à ma bouche un mot n'est échappé ,  
 Qui pût trahir ce cœur ainsi préoccupé.  
 Qu'il m'en coûtait ! ô Ciel ! sur-tout en sa présence ,  
 Que je me reprochois ce rigoureux silence !  
 Loin de lui je cherchois à l'en dédommager ;  
 Je lui parlois alors sans crainte & sans danger ;  
 Et dans cet entretien qu'il ne pouvoit entendre ,  
 J'exprimois beaucoup plus qu'il n'eût osé prétendre.  
 Cependant je songeai quel seroit mon destin ;  
 Mes yeux long-temps distraits s'y fixerent enfin.  
 L'effrayant avenir où s'égaroit ma vue  
 Ne m'offroit qu'un abîme où j'étois attendue.  
 Je vis que j'y tombois , sans espoir d'en sortir ,  
 Et j'entendis la voix de l'affreux repentir.  
 Je vis que dès l'enfance , au Cloître destinée ,  
 Moi-même , par mon choix , je m'étois enchaînée ;  
 Que mon pere affermi dans ses engagements ,  
 Ne consulteroit pas mes nouveaux sentiments ;



Qu'à son ambition j'allois être immolée :  
 Je me sentis alors de mes maux accablée ;  
 Alors je m'indignai du fardeau de mes fers ,  
 Et je tendis les mains à des liens plus chers.  
 J'aurois voulu franchir la terrible barrière ,  
 Et me réfugier dans le sein de ma mere ;  
 Au moins j'y déposai mes plaintes , mes douleurs ,  
 Mes feux long-temps secrets , mes funestes ardeurs :  
 Elle a vu de ce cœur la cruelle blessure ;  
 Elle a versé sur moi les pleurs de la nature ,  
 Promis de tout tenter pour adoucir mon sort.  
 Mais que sert , hélas ! un inutile effort ?  
 Que peut-elle ? Elle-même est dans la dépendance ,  
 Son époux a sur elle une entière puissance.  
 Enfin , vous le voyez , on a marqué ce jour ,  
 Pour prononcer des vœux , & des vœux sans retour :  
 On m'impose une loi que je ne peux plus suivre ;  
 On ne s'informe pas si j'y pourrai survivre.  
 Qu'ai-je donc fait , hélas ! pour tant de cruauté ?  
 Et j'irois aux Autels trahir la vérité !  
 J'irois mentir au Dieu qui lira dans mon ame ;  
 Lui consacrer un cœur que tant d'amour enflamme !  
 Non , j'abhorre un serment trompeur , injurieux :  
 Ma voix s'arrêteroit , en prononçant mes vœux.  
 Avant de les former , ciel ! fais que Mélanie  
 Exhale à tes Autels sa malheureuse vie !

## L E C U R É.

Ecoutez , mon enfant : votre ingénuité ,  
 Sans doute , a droit de plaire au Dieu de la bonté.  
 Il ne veut point de nous d'offrande involontaire.  
 Je n'irai point non plus , par un langage austere ,  
 Joindre encore à vos maux un effroi douloureux ,

Qui , loin de les guérir , les rendroit plus affreux.  
 Ainsi , fans m'élever contré un amour profane  
 Que la Religion , dans votre état , condamne ,  
 Je m'occupe avec vous de vos seuls intérêts.  
 On m'appelle bien tard. Vous sçavez quels projets ,  
 Pour avancer son fils , a formé votre pere ;  
 Et quand on a conclu l'hymen de votre frere ;  
 Quand tout est décidé ; lorsque le jour est pris  
 Où vos engagements doivent être remplis ,  
 Revenir sur ses pas , renverser son ouvrage ,  
 ( Excusez un moment ce sinistre langage )  
 Est un effort pénible , & dont il faut douter :  
 Les obstacles pourtant ne sçauroient m'arrêter :  
 Je dirai ce qu'il faut pour fléchir votre pere ;  
 Mon devoir me l'ordonne , & j'y vais satisfaire,  
 Ce n'est que par degrés qu'on le peut ramener ;  
 Le péril est pressant , il faut le détourner.  
 D'abord votre santé qui paroît affoiblie ,  
 Exige le délai de la Cérémonie ;  
 Et si j'obtiens ce point , nous pouvons espérer :  
 Mais dans tous ses desseins s'il veut persévérer ;  
 S'il brave mes discours & votre résistance ,  
 Ma fille , contre lui , quelle est votre défense ?  
 On vous opposera votre consentement ;  
 Pourquoi , vous dira-t-on , ce soudain changement ?  
 Pourquoi faire si tard éclater vos murmures ,  
 Pourquoi ravir le fruit des plus justes mesures ?  
 Tout fera contre vous..... Pardonnez ce discours,  
 Je dois vous protéger ; je le veux , & j'y cours.  
 Mais n'attendez pas tout des soins où je m'engage ;  
 Comptez plus sur vous-même & sur votre courage,  
 Le Ciel voit vos chagrins , il pourra les calmer ;

Il veille sur ce cœur qu'il se plut à former.  
 Vous vaincrez un amour qui peut être excusable ,  
 Mais qui fait vos tourments & vous rendroit coupable.  
 (*Mélanie se leve avec des gestes de douleur. Le Curé se  
 leve aussi.*)

Allez , rassurez-vous , vous êtes sous les yeux  
 Du Dieu consolateur qui reste aux malheureux.  
 Comptez sur mes secours : souffrez que ma présence  
 Vous porte quelquefois une foible assistance ;  
 Vous aurez en tout temps contre un fort ennemi ,  
 Le Ciel & vos vertus , une mere , un ami.

M É L A N I E.

Hélas ! ma destinée est donc bien déplorable !  
 Avec tant de soutiens , est-on si misérable ?  
 Cependant il m'est doux de confier du moins  
 Mes secrets à votre ame , & mon sort à vos soins.

## S C E N E V.

LE C U R É , *seul.*

**S**ECONDE, Dieu clément , mes efforts & mon zele.  
 L'intérêt qui dégrade une ame paternelle  
 Ose emprunter ton nom pour consacrer ses loix ;  
 Contre sa tyrannie , ô Dieu ! soutiens ma voix.  
 Daigne de cet enfant protéger l'innocence.  
 Dieu , je crois te servir en prenant sa défense.  
 Le malheur corrompt tout dans les cœurs abbatus ,  
 Et la rendre au bonheur , c'est la rendre aux vertus.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

### SCENE PREMIERE.

Madame DE FAUBLAS, MONVAL.

Madame DE FAUBLAS,

**C'**EST vous qui dans ce lieu m'avez fait demander ?  
 Monval, en un tel jour, qu'osez-vous hazarder ?  
 Votre visite ici me semble téméraire ;  
 A Monsieur de Faublas elle ne sçauroit plaire,  
 Vous le sçavez ; il va rentrer dans un instant.  
 Chez l'Abbesse avec nous notre Curé l'attend,  
 N'apprehendez-vous pas ? . . .

M O N V A L.

Et pourquoi me contraindre ?

Qui n'a plus rien à perdre a-t-il encor à craindre ?  
 L'aspect de votre époux ne peut m'intimider ;  
 Je n'ai plus avec lui de mesure à garder.  
 Non, je ne lui sçaurois pardonner de ma vie ;  
 Il va sacrifier l'aimable Mélanie !  
 Et vous l'avez souffert ! Et vous l'avez permis !  
 Il faudra que livrée à d'éternels ennuis, . . . .

Madame DE FAUBLAS.

Toujours votre douleur est trop impétueuse.  
 Supposez-vous ma fille à ce point malheureuse ? . . .  
 Qui vous l'a dit, Monsieur ? & quel penchant si cher  
 Au monde qu'elle ignore auroit pu l'attacher ?

Son cœur avec le vôtre est-il d'intelligence ?  
 Vous abusez , Monval de mon trop d'indulgence.  
 Vous m'avez confié votre amour , vos projets :  
 J'en aurois désiré de plus heureux effets.  
 Vos sentimens sont purs ; ils n'ont pu me déplaire ,  
 Et ma fille sans doute , ainsi qu'à vous m'est chere.  
 Mais vous la connoissiez ; elle sçait son devoir ,  
 Et son pere a sur elle un absolu pouvoir.  
 Quand elle auroit enfin apperçu votre flamme ,  
 Vous êtes-vous flatté d'avoir fait sur son ame  
 Assés d'impression pour croire qu'en ces lieux  
 Son destin loin de vous soit à jamais affeux ?

M O N V A L.

Pouvez-vous me traiter avec tant d'injustice ?  
 Quand je suis au moment du plus cruel supplice ;  
 Pensez-vous que j'embrasse avec présomption  
 Du bonheur d'être aimé la douce illusion ?  
 Rien ne m'occupe ici , non , rien que Mélanie :  
 Il s'agit de son sort , il s'agit de sa vie ,  
 Et non pas d'un amour , trop inutile hélas !  
 Je n'en parlerai plus , vous ne le voulez pas ;  
 Mais qu'elle ne soit point esclave , infortunée ;  
 Sans raison , dites-vous , je plains sa destinée.  
 Croyez que sur ce point on ne peut me tromper ;  
 Que rien à mes regards ne pouvoit échapper ;  
 Que j'ai vu de ses maux les secretes atteintes ,  
 Et qu'au fond de mon cœur j'entends toujours ses plaintes.  
 Je n'en suis que trop sûr , elle souffre & gémit.  
 Vous-même , pardonnez , quoi que vous ayez dit ,  
 Vous-même , je le vois , vous gémissiez comme elle.  
 Vous étouffez en vain la douleur maternelle ;  
 Pourquoi vouloir tromper votre cœur & le mien !  
 Réunissons nos maux , qu'ils soient notre entretien.

Un tyrannique époux vous défend d'être mere.

Eh ! foyez-le avec moi.

Madame D E F A U B L A S .

Que prétendez-vous faire ?

Vous voyez mes chagrins ; pourquoi donc les aigrir ?

Monval , mon cher Monval , ils me feront mourir.

De Monsieur de Faublas l'humeur est inflexible.

A la fortune seule il se montre sensible ;

Elle est le seul objet dont il paroisse épris ,

Et le cœur , en un mot qu'il n'a jamais compris.

Non qu'il soit né méchant ; il est dur & sévere ;

Il l'est par son état & par son caractère.

De calculs d'intéret il est tout occupé ,

Et de tous nos chagrins il est bien peu frappé.

Il n'y voit rien qu'erreur , que foiblesse , qu'enfance ;

Ce n'est qu'à ses projets qu'il voit de l'importance.

Autant qu'on le pouvoit je les ai combattus ;

Je m'y suis opposée ; & que puis-je de plus ?

Faut-il que la discorde entre nous se signale ?

Que je donne au public des scenes de scandale ?

Que je me fasse en vain un nombre d'ennemis

Dans un parti puissant qui protege mon fils ?

Mon fils ! A quel effort la douleur m'a forcée ?

Devant lui sans succès je me suis abaissée.

Je l'avois conjuré de parler pour sa sœur.

Sa réponse équivoque & sa fausse douceur ,

Ses protestations de zele & de tendresses ,

Ses regrets affectés & ses froides promesses

M'ont inspiré pour lui dans cette occasion

Plus de mépris encor que d'indignation.

Je n'ai rien obtenu ni du fils ni du pere.

M O N V A L .

Le plus coupable encor c'est cet indigne frere.

Lui seul jouit du mal que pour lui l'on commet ;  
 Son hymen , sa fortune est le prix d'un forfait.  
 Il s'enrichit des pleurs de sa sœur qu'on opprime ;  
 Il s'en repaît ; il boit le sang de la victime.  
 Et c'est un frere , ô Ciel ! lui que vous implorez ! . . .  
 Existe-t-il des cœurs ainsi dénaturés ?  
 Et . . . vient-il contempler cette fête cruelle ?

MADAME DE FAUBLAS.

Ah ! vous me rappelez une alarme nouvelle.  
 D'Orcé doit s'y trouver , d'Orcé qui , de mon fils  
 A senti d'autant plus les orgueilleux mépris ,  
 Qui lui-même a long-temps brigué cet Hymenée ,  
 Qui de l'heureux Melcour fonde la destinée.  
 On doit haïr sans doute un rival , un vainqueur ,  
 Qui joint à ses succès l'insulte & la hauteur.  
 Leur rencontre en ces lieux pourroit être funeste.  
 Mais vous , qui vous amene , & quel espoir vous reste ?  
 Pourquoi venir chercher ce spectacle odieux ?

M O N V A L.

Je veux de mon malheur m'affurer par mes yeux ,  
 Voir l'affreux sacrifice & tout ce qu'il m'enleve !  
 Vous le dirai-je enfin ? Je doute qu'il s'acheve.  
 On le prépare en vain ; je ne puis concevoir  
 Qu'on soit assez barbare & qu'on puisse vouloir . . .  
 Que dis-je ? Il est trop sûr que tout est sans remede.  
 A deux cœurs endurcis il faut donc que tout cede !  
 Que tant d'amour s'exhale en regrets superflus ! . . .  
 Mais j'ai pris mon parti ; vous ne me verrez plus.  
 J'y suis déterminé ; je l'ai dit à ma mere.  
 J'abandonne un pays à mes vœux si contraire.  
 Le lieu de mon exil est au delà des mers.  
 Je vais servir mon Roi dans un autre uniyers.

Je cours m'y renfermer, & je renonce au nôtre.  
 Ce n'est pas qu'en effet j'augure mieux de l'autre.  
 Les humains sont par-tout à l'intérêt livrés,  
 Et les cœurs vertueux sont par-tout déchirés.  
 J'en ai douté long-tems : j'en ai l'expérience.  
 Mais je fuirai du moins des lieux où tout m'offense,  
 Et je n'entendrai point les lamentables cris...  
 Malheureux ! quelle erreur, & qu'est-ce que je dis ?  
 Ah ! je croirai par-tout voir la pompe funeste,  
 Entendre prononcer le vœu que je déteste ;  
 Je trouverai par-tout ce parloir où mes yeux. . . .

( en pleurant. )

Vous vous en souvenez : . . . . ces lieux, ces mêmes lieux  
 Pour la première fois l'ont offerte à ma vue ;  
 Là, je crus sur son front voir cette ame ingénue :  
 J'entendis ces accents à mon cœur si nouveaux !  
 Elle passoit ses mains à travers ces barreaux. . . .  
 C'est ici . . . c'est ici . . . . la rage est dans mon ame.  
 Je sens mon désespoir s'accroître avec ma flamme ;  
 C'est de ce lieu fatal l'inévitable effet ;  
 Pourquoi m'y meniez-vous ? . . . Que vous avois-je fait ?

MADAME DE FAUBLAS.

Ciel ! ai-je mérité ce reproche barbare ?  
 Pouvez-vous oublier ? . . .

M O N V A L.

Pardonnez, je m'égaré.

Pardonnez à ce cœur, il vous est bien connu ;  
 Il ressent vos bontés ; combien il eût voulu ! . . . .

MADAME DE FAUBLAS.

Je n'ose me fier à votre impatience.  
 Ecoutez. Nous avons encor quelque espérance.

M O N V A L.

Comment ! Que dites-vous ? N'abusez point mon cœur ;



Ne vous trompez-vous pas ? Parlez. . . par quel bonheur  
Tous mes sens sont saisis & de crainte & de joie.

MADAME DE FAUBLAS.

Il nous reste un secours que le Ciel nous envoie,  
Notre digne Pasteur, ce mortel révééré,  
A servir l'infortune en tout temps préparé,  
Est instruit en secret du chagrin qui m'accable ;  
Il prête à mes desseins son crédit secourable.  
Il vient de voir ma fille ; il a lu dans son cœur.  
Comme moi, de son pere il blâme la rigueur :  
Il pense que hâter les vœux de Mélanie,  
C'est vouloir hasarder son salut & sa vie :  
Il prétend obtenir au moins quelques délais  
Qui pourroient nous conduire à de plus grands succès ;  
Peut-être que son nom & son saint ministère,  
Le poids de ses discours, sa vertu qu'on révere,  
Sur Monsieur de Faublas auront quelque pouvoir.  
Cependant .....

M O N V A L.

Ah ! du moins c'est un rayon d'espoir.

N'allez pas me l'ôter ; souffrez que je respire ;  
Que .....

MADAME DE FAUBLAS.

L'on vient. Sur vous-même ayez donc plus d'empire ;  
C'est notre bon Curé. Sans doute mon époux  
Va le joindre bientôt. Allez & laissez-nous.

M O N V A L.

Que faudra-t-il, hélas ! qu'aujourd'hui je devienne ?  
Je fors ; mais permettez que du moins je revienne....

MADAME DE FAUBLAS.

Quand je le défendrois, ce seroit bien en vain,  
Eloignez-vous.

## S C E N E I I.

L E C U R É , Madame D E F A U B L A S.

L E C U R É.

V O T R E fille a besoin des secours de sa mere :  
 Ne l'abandonnez pas. J'attends ici son pere.  
 Je m'en vais lui parler.

Madame D E F A U B L A S.

Vous voyez mes terreurs,

L E C U R É.

Tout dépend de ce Dieu qui dispose des cœurs.  
 Je n'épargnerai rien.

Madame D E F A U B L A S.

C'est en vous que j'espere.

Défendez bien la fille, &amp; vous sauvez la mere.

## S C E N E I I I.

L E C U R É.

À À É L A S ! que votre sort n'est-il entre mes mains ?  
 Que ne puis-je extirper ces abus inhumains !  
 Faut-il long-temps ..... ?

## S C E N E I V.

M. DE FAUBLAS, LE CURÉ.

M. DE FAUBLAS.

Eh bien ! vous avez vu ma fille ;  
 Se rend-elle aux souhaits de toute la famille ?  
 Est-elle résignée ?

LE CURÉ.

Ecoutez-moi , Monsieur.

Quand le Ciel sur vos jours signalant sa faveur,  
 Pour la première fois offrit à vos caresses  
 Le gage heureux & cher de vos pures tendresses,  
 N'avez-vous pas alors promis à votre cœur  
 De cherir cet enfant , de faire son bonheur ,  
 D'assurer , sous l'abri de votre expérience ,  
 A son ame , à ses jours , la paix & l'innocence ?

M. DE FAUBLAS.

Il est vrai ; c'est aussi.....

LE CURÉ.

Répondez seulement.

Voulez-vous en effet respecter ce serment ?

Le croyez-vous sacré ?

M. DE FAUBLAS.

Je le tiendrai sans doute.

LE CURÉ.

Eh bien ! il n'est plus rien que de vous je redoute.  
 Il suffit qu'à vos yeux brille la vérité.  
 J'annonce , au nom du Ciel & de l'humanité ,  
 Qu'on dicte à votre fille , en cet instant funeste ,

Des vœux que Dieu réprouve , & que son cœur déteste ;  
 Et si dans ces desseins vous persistez toujours ,  
 Vous mettez en danger son salut & ses jours.

M. D E F A U B L A S.

Son salut !

L E C U R É

Votre bouche à ce mot se récrie ;  
 Vous semblez moins frappé du danger de sa vie.  
 Tous deux pourtant sont chers , tous deux également  
 Dépendent aujourd'hui du même événement.  
 Ne vous y trompez pas : le temps , le péril presse ;  
 Souffrez que l'amitié qui pour vous m'intéresse,  
 Retracer à vos regards ce que vous oubliez.  
 C'est votre fille , hélas ! que vous sacrifiez.  
 Je viens de lui parler : cette ame douce & pure  
 Epanchoit ses chagrins sans fiel & sans murmure ,  
 Et sans vous accuser déplorait son malheur ;  
 De toutes les vertus le germe est dans son cœur ;  
 Sous les yeux paternels ce germe s'en va croître :  
 Ah ! ne l'étouffez pas dans les ennuis du cloître.  
 Pourquoi vous refuser la douceur d'en jouir ?  
 Loin de le cultiver , pourquoi l'ensevelir ?  
 Votre fille en naissant enlevée à son pere ,  
 Si vous la connoissiez , vous deviendrait plus chere.  
 Elle va devant vous paroître toute en pleurs ;  
 Vous ne soutiendrez point l'aspect de ses douleurs.  
 Elle a pour le Couvent une invincible haine ;  
 Et n' imaginez pas que le temps la ramene.  
 Cette horreur est trop forte , & c'est un sentiment  
 Dans le fond de son cœur gravé profondément.  
 Ce zele qui du monde à jamais nous sépare ,  
 Est peut-être du Ciel le présent le plus rare.

Quand

Quand vous verrez ses jours au désespoir livrés,  
 Vous en ferez la cause, & vous en gémirez.  
 Il ne sera plus temps.

M. D E F A U B L A S.

Je ne sçauois comprendre.  
 Les soins inopinés qu'ici vous daignez prendre.  
 Je vous avois prié de raffermir un cœur  
 Dont j'ai vu tout-à-coup s'affoiblir la ferveur,  
 Et non de m'occuper de ses douleurs timides.  
 Il faut entre nous deux des discours plus solides.  
 Il faudroit des raisons....

L E C U R É.

Des raisons! Vous pensez  
 Que je puis contre vous n'en pas avoir assez;  
 Vous! Ministres des loix; dont l'autorité sainte  
 Annulle tous les vœux formés par la contrainte.  
 Organe des arrêts de leur Temple émanés,  
 Osez-vous faire ici ce que vous condamnez!  
 A votre Tribunal que tout autre en appelle;  
 Il trouvera dans vous un Magistrat fidele,  
 Contre l'oppression vous ferez son appui,  
 Vous agirez en juge, & jusques aujourd'hui  
 Vous avez soutenu ce caractère auguste,  
 Pour votre fille seule allez-vous être injuste?  
 De tous vos jugemens comptable à l'équité,  
 Croyez-vous' de ce droit votre sang excepté?  
 Si les loix ont aux vœux mis un frein salutaire,  
 Croyez-vous donc le Ciel moins juste que la terre?  
 Pensez-vous qu'il reçoive un hommage forcé?  
 Qu'il bénisse un tribut dont il est offensé?  
 Eh! le vœu le plus libre & le plus volontaire  
 Au Dieu qui prévoit tout, peut sembler téméraire;

Peut être qu'il faudroit que l'homme, le chrétien  
 Demandât tout au Ciel, & ne lui promît rien.  
 (1) Dans nos livres sacrés, la céleste vengeance  
 Confond deux fois des vœux la coupable imprudence,  
 Dans Jephé, dans Saül nous la voyons punir  
 Ce souhait orgueilleux d'enchaîner l'avenir.  
 Leur vœu devient un crime, & leur succès un piège.  
 L'un se rend parricide, & l'autre sacrilege.  
 Tant le Ciel veut apprendre aux aveugles humains,  
 A ne point prononcer sur leurs propres destins.  
 Ces Héros des déserts, ces premiers Cénobites  
 Vivoient unis entr'eux sous des regles prescrites.  
 Le travail, la priere occupoient leurs instans.  
 Ils étoient des forêts les libres habitans.  
 Libres, ils préféroient leur retraite profonde,  
 Leur cabane rustique aux voluptés du Monde,  
 Et rien ne cimentoit cette société,  
 Que les liens du zele & de la piété.  
 Eh! bien, qu'à cet exemple on forme des asyles;  
 Qu'on ouvre, si l'on veur, des demeures tranquilles  
 Au mortel gémissant que le sort a frappé;  
 Au repentir qui pleure, au vieillard détrompé.  
 Mais loin de nous des vœux la chaîne dangereuse.  
 Tombez, portes de fer, barriere injurieuse;  
 Et que l'homme épurant son hommage & son cœur;  
 Par l'amour des vertus, s'éleve à son Auteur.

M. D E F A U B L A S.

Vous condamnez les vœux, je le vois, & peut-être

---

(1) Il faut observer que les vœux sont un point de discipline, & non de doctrine, sur lequel on peut, par conséquent, avoir un avis, & que d'ailleurs un ouvrage de Théâtre ne doit pas se juger comme un ouvrage de Théologie.

Ce langage surprend dans la bouche d'un Frère ;  
Mais l'Eglise du moins me défend contre vous.

L E C U R É.

L'Eglise ! Je la prends pour arbitre entre nous.  
Il est , je le confesse , & je dois y souscrire ,  
Des vœux qu'elle autorise , & qu'un pur zele inspire ;  
Mais elle veut toujours qu'on soit libre en son choix.  
Elle veut , quand du cloître on embrasse les loix ,  
Que le Ciel , le salut soient nos motifs augustes ;  
Mais les erreurs du siècle & les projets injustes !  
Mais d'une foible enfant se rendre l'oppresser ;  
Lui commander des vœux qui lui sont en horreur ,  
Que l'avarice attend , & que la crainte fouille ;  
Offrir son ame à Dieu pour ravir sa dépouille !  
Faire entre deux enfants qu'on a reçus des Cieux ,  
De l'amour , de la haine un partage odieux !  
Grand Dieu ! que de l'orgueil cet horrible édifice  
S'éroule & disparoisse aux yeux de ta Justice !  
C'est l'Eglise , Monsieur , qui parleroit ainsi ;  
Vous osiez l'attester , & je l'atteste aussi.  
Craignez de mériter son terrible anathême ,  
Craignez le Ciel vengeur , craignez votre cœur même ;  
Le remords vous attend ; soyez pere & chrétien.  
Faites votre devoir , j'ai satisfait au mien.

M. D E F A U B L A S.

Ce discours menaçant est au moins inutile ,  
Ne me reprochant rien , je dois être tranquille ,  
Monsieur , de ce Couvent le sage Directeur ,  
Qui conduit Mélanie & connoît bien son cœur ;  
Approuve à son égard ma fermeté sévère.  
Il veut que l'on combatte une erreur passagere ,  
Et non pas que l'on cede aux premiers mouvements

D'une jeuneſſe aveugle en tous ſes ſentimens.  
 Il a de ſon état les mœurs & le langage ,  
 Et ne les blâme pas pour avoir l'air d'un ſage.

L E C U R É.

Je blâme les excès , je blâme les abus.  
 Il n'eſt que trop d'eſprits lâches & corrompus ,  
 Qui vivent ſans principe & penſent ſans courage ,  
 Sourds à la vérité , mais ſoumis à l'uſage ,  
 Et qui , dans un état , lorsqu'ils ſont engagés ,  
 Au rang de leurs devoirs comptent leurs préjugés.  
 Je ſuis loin d'adopter ce mérite ſtérile.  
 Ma regle eſt d'être vrai , mon état d'être utile.  
 Quant au titre de ſage en nos jours prodigué ,  
 Dénigré par la haine & par l'orgueil brigué ,  
 Celui qui le mérite honore la nature.  
 L'ignorance & l'envie en ont fait une injure ;  
 L'hypocrite , un forfait ; l'honnête homme , un devoir.  
 Je vois que mes diſcours ſont ſur vous ſans pouvoir ,  
 Et que du Directeur l'avis & le ſuffrage ,  
 Flattant vos paſſions , ont ſur moi l'avantage.  
 Les formes ſont pour vous , je le ſçais , mais , Monsieur ,  
 Vous ne ſéduirez point le Ciel ni votre cœur.  
 C'eſt aſſez , votre fille attend ſa deſtinée ,  
 Vous allez à jamais la rendre infortunée ,  
 Vous dédaignez ſes pleurs , vous la deſeſpérez.  
 C'eſt un crime , Monsieur , & vous en répondez ,  
 Peſez ces derniers mots.

M. D E F A U B L A S.

Ces mots ſont un outrage ,

Et . . .

L E C U R É.

Vous vous en direz quelque jour davantage ;  
 Pour vous tirer d'erreur , je n'ai rien ménagé ,



C'est sur notre entretien que vous serez jugé.  
Adieu, Monsieur.

## S C E N E V.

M. D E F A U B L A S , *seul.*

J'E vois où l'on veut me conduire.  
Contre mon fils & moi je vois que tout conspire,  
C'est un parti formé ; je n'en sçaurois douter.  
Nous verrons si sur moi quelqu'un doit l'emporter ;  
Si d'un zele offensant l'amertume indiscrete  
Doit....

## S C E N E V I.

Monsieur & Madame DE FAUBLAS , MÉLANIE ,  
& un moment après MONVAL.

M. D E F A U B L A S .

A P P R O C H E Z , Madame , & soyez satisfaite.  
Vous êtes bien servie , il le faut avouer ,  
Et de votre Pasteur vous devez vous louer.  
Il signale pour vous l'amitié la plus vive ,  
Il a tout employé jusques à l'invective ,  
Je dois tout à vos soins & je les reconnois !  
Et vous allez en voir la suite & le succès.  
( à Mélanie. )

Ma volonté , ma fille , est assez annoncée.  
La moitié de ce jour n'est pas encor passée ,  
Il vous reste un moment , il faut en profiter

Pour recueillir vos sens & pour la surmonter ;  
 Pour soumettre à la voix d'un Dieu qui vous appelle,  
 Ce cœur qui fut long-temps & docile & fidele.  
 S'il a cessé de l'être & semble chanceler ,  
 Moi , je ne change point ; rien ne peut m'ébranler,  
 Vous-même avez choisi cette sainte demeure ,  
 Et pour vous y fixer , le Ciel a marqué l'heure ,  
 Vous devez désormais y borner tous vos vœux.

( à Monval qui entre en tremblant. )

Je conçois quel dessein vous amene en ces lieux,  
 Malgré tous vos efforts rien n'a changé de face.  
 Vous pouvez à l'Eglise aller prendre une place,

M E L A N I E.

Monval ! ... ma mere !

M. D E F A U B L A S.

Hélas ma fille tu gémis ?

M O N V A L, à Madame de Faublas à demi voix.  
 Madame ; ... & c'est donc là ce que l'on m'a promis.

M E L A N I E.

Mon pere, votre voix m'accable & m'épouvante,  
 Pardonnez ... devant vous vous me voyez tremblante,  
 Votre ton, vos discours m'inspirent plus d'effroi,  
 Que ces vœux si cruels qu'on exige de moi,  
 Je vois trop qu'à vos yeux je suis une étrangere,  
 Ce cœur qui m'est fermé, ne s'ouvre qu'à mon frere,  
 Qu'il me soit préféré, je ne demande rien,  
 Ma dépouille est à lui, donnez-lui tout mon bien,  
 Qu'il soit, puisqu'on le veut, l'espoir de sa famille ;  
 Mais pourquoi loin de vous exiler votre fille !  
 Des droits de ma naissance, à mon frere transmis,  
 Qu'un seul me reste au moins, & qu'il me soit permis  
 D'habiter près de vous le toit où je suis née.  
 Pourquoi de mes parens serois-je abandonnée ?

Je n'ai jusques ici que trop loin vécu d'eux ,  
 Hélas ! de tous mes maux le principe odieux ,  
 C'est cet éloignement qui depuis ma naissance ,  
 A vos yeux, à vos soins déroba mon enfance.  
 Votre sang aujourd'hui ne peut plus vous toucher.  
 Faut-il que de vos bras on ait pu m'arracher ?  
 Faut-il que cette absence & si longue & si dure ,  
 Ait effacé les traits qu'imprime la nature !  
 Que ma voix, que mes pleurs les rappellent en vous.  
 O ! mon pere ! mon pere !... Eh quoi ! ce nom si doux ,  
 Pour moi seule à jamais doit il être terrible ?  
 Au cri de la douleur êtes-vous inflexible?...  
 J'embrasse vos genoux... ne m'en repoussez pas.  
 Recevez-moi chez vous : daignez , daignez hélas !  
 Ne point y rebuter les soins de ma tendresse ;  
 Que ma mere avec vous les partage sans cesse ,  
 Eh ! vos yeux à me voir pourront s'accoutumer ;  
 Vous pourrez me souffrir , & peut-être m'aimer ;  
 Oui , m'aimer... est-ce donc un effort pour un pere ?

M. D E F A U B L A S.

Levez-vous. En tout temps vous m'avez été chere ,  
 Vous pourrez adoucir ce chagrin passager ;  
 Mais mon sort tient au vôtre , & ne peut plus changer.  
 Calmez-vous , & cessez de vouloir l'impossible.

M O N V A L.

(à part.) (Haut.)

Ah ! barbare !... A ce point vous seriez inflexible :  
 Ses larmes , sa candeur n'ont pu vous émouvoir !  
 Vous voulez la réduire au dernier désespoir !

M. D E F A U B L A S.

Eh , pourquoi donc , Monsieur , prenez-vous sa défense ?  
 Quels titres avez-vous ?....

Tous ceux de l'innocence ,  
Tous ceux de la justice & de l'humanité.

M. D E F A U B L A S.

N'affectez point ici de générosité ;  
Je fais quel intérêt vous parle & vous anime.

M O N V A L.

J'oserai l'avouer, oui, ce n'est point un crime ;  
Oui, je l'aime, Monsieur, je le dois, je le veux,  
Je suis sûr de sentir un penchant vertueux,  
J'avois sçu le contraindre, & malgré ma tendresse,  
J'ai toujours respecté son état, sa jeunesse,  
Je le déclare à vous qui croyez m'imposer,  
Qui croyez à la fois répondre & m'accuser :  
Je le dis au moment de perdre ce que j'aime ;  
Mais je parle pour elle & non pas pour moi-même,  
Je ne suis rien ici qu'un témoin étranger,  
Qu'un homme, & c'est assez, Monsieur, pour vous juger ;  
C'est assez pour vous dire au nom de la nature  
Que vous abusez trop d'une autorité dure,  
Que vous êtes armé d'une injuste rigueur.  
Et quel droit avez-vous d'ordonner son malheur ?  
Nul être, quel qu'il soit, n'a ce droit sur un autre ?  
Ce droit, fût-il fondé, doit-il être le vôtre ?  
Et contre votre sang devez-vous l'exercer ?  
Si c'étoit votre fils, l'oseriez-vous forcer  
A fléchir, malgré lui, sous le joug monastique ?  
Il braveroit bientôt une puissance inique ;  
Il fuirait loin de vous, réclamerait les loix,  
Mais ce sexe est sans force, on étouffe sa voix ;  
On l'opprime sans crainte..... Ah ! l'innocence aimable ;  
Pour être désarmée, en est plus respectable ;

Les larmes du malheur font un objet sacré,  
 Si ce sexe en nos mains sans secours est livré,  
 La nature dans nous préparant sa défense,  
 Prit soin de lui donner, contre la violence,  
 Ce qui de tous les cœurs fléchit la dureté,  
 Ce qui désarme tout, les pleurs & la beauté :  
 Vous seul y résistez.

M. DE FAUBLAS.

Quoi ! jeune téméraire,  
 Vous osez m'insulter ! vous outragez un pere !

M O N V A L.

Un pere ! vous ! foyez-le, & je tombe à vos pieds :  
 Non, vous ne l'êtes pas.

Madame DE FAUBLAS.

Monval, vous oubliez.....

M. DE FAUBLAS.

Vous l'arrêtez trop tard, il n'est plus temps, Madame :  
 Vous avez enhardi son audace & sa flamme ;  
 Vous voyez les affronts qu'il me faut supporter.

Madame DE FAUBLAS.

C'en est trop, à vous seul il faut les imputer.  
 Etes-vous étonné d'essuyer des murmures,  
 De voir gémir nos cœurs & saigner nos blessures ?  
 Défendez-vous la plainte, en nous immolant tous ?

M. DE FAUBLAS.

En ai-je assez souffert ? .... Je ne m'en prends qu'à vous,  
 Mélanie ; il est temps d'appaîsser ma colere ;  
 Craignez-en les effets : j'ordonne ; je suis pere ;  
 Je veux qu'on m'obéisse, & sans plus différer.

( *A Madame de Faublas.* )

Si vous n'y consentez, il faut nous séparer,  
 Madame ; je renonce à la mere, à la fille,

Et je romps pour jamais avec votre famille.  
J'attendois plus d'égards & de soumission.

( *A Mélanie.* )

Vous seule aurez causé notre désunion ,  
Ma fille ; vous aurez allumé nos querelles.  
La malédiction suit les enfants rebelles ,  
Et la mienne à la fin pourroit tomber sur vous ,  
Craignez ce dernier trait de mon juste courroux ;  
Craignez.....

M É L A N I E .

Qu'entends-je , ô Ciel ! Ah ! ce comble d'injure ,  
De mon cœur révolté fait sortir la nature !  
Le vôtre dès long-temps avoit sçu la bannir ,  
Et j'apprends de vous seul à ne la plus sentir.  
Vous en avez détruit jusqu'à la moindre trace ;  
Un affreux désespoir en mon sein la remplace :  
Vous osez insulter à mes sens effrayés !  
Vous menacez encor , quand je meurs à vos pieds !  
Et qu'ajouteriez-vous aux maux que vous me faites ?  
Je puis vous défier , tout cruel que vous êtes.  
Si je peux vous haïr , qu'ai-je à craindre de plus ?  
Mes jours étoient maudits quand je les ai reçus :  
La malédiction a tonné sur ma tête ,  
A l'instant où ma mere .....

Madame D E F A U B L A S .

O Mélanie ! arrête ;

N'acheve pas.

M É L A N I E .

Non ... non ... je ne me connois plus :  
Je cede à des transports qui m'étoient inconnus.  
Vous ! oser attester le Ciel qui vous condamne !  
Qui ! vous ! de son courroux vous vous croyez l'organe ;

En joignant l'injustice à l'inhumanité !

Ah ! vous-même tremblez que ce cri redouté

Qu'éleve vers les Cieux une voix défolée ,

Sous les pieds des Tyrans l'innocence foulée ,

Ce cri qu'un Dieu vengeur n'a jamais repouffé ,

Ne sorte de mon ame & ne soit exaucé.

Madame DE FAUBLAS.

Ma fille ! ....

M É L A N I E.

Qu'ai-je dit ? Je m'emporte... Ma mere !

Cet affaut douloureux , soutenu contre un pere ,

Vient d'épuiser ma force .... elle succombe.... Hélas !

Si je pouvois mourir ! .... Recevez dans vos bras....

( Elle s'évanouit. )

Je me meurs.

Madame DE FAUBLAS.

Ciel ! ô Ciel ! je tremble pour sa vie !

Ah ! ma fille. Ah ! Monval.

M O N V A L.

Malheureux ! ... Mélanie....

Elle ne m'entend plus.... Du secours ! .... Venez tous.

( Il court pour sonner la cloche du Parloir. M de Faublas se met au devant de lui. )

M. DE FAUBLAS.

Non , arrêtez , Monsieur ; il suffira de nous.

Voulez-vous donc ici répandre l'épouvante ?

M O N V A L.

Et qu'importe , grand Dieu ! Mélanie est mourante ;

Et je cours....

Madame DE FAUBLAS.

Non , Monval ; elle r'ouvre les yeux.

Elle reprend ses sens. Ma fille?....

Où suis-je ! ô Cieux !

( Elle aperçoit son pere & se jette avec effroi dans les bras de sa mere. )

Que vois-je ?

M O N V A I , à M. de Faublas.

Regardez ces objets lamentables ;

Regardez .... Quoi ! vos yeux , vos yeux impitoyables  
Soutiennent froidement cet horrible tableau !

Vous êtes un tyran ; vous êtes un bourreau.

M. D E F A U B L A S .

Sortez d'ici , Monsieur : la fureur - vous égare.

Vous me ferez raison ....

M O N V A I .

Ah ! d'un pouvoir barbare

Elle peut après tout braver les cruautés.

Elle peut s'affranchir .....

Madame D E F A U B L A S .

Cher Monval , écoutez ....

M O N V A I .

Rien ne me retient plus : mon sang bout dans mes veines.

Vas , tu peux te soustraire à des loix inhumaines ,

O ! chere infortunée ! écoute ton amant.

Ne crois rien que l'amour dans un pareil moment.

Crois , que dans l'univers il n'est point de puissance

Qui jamais contre toi porte la violence

Jusques à t'arracher d'involontaires vœux.

Le courage suffit pour nous sauver tous deux.

Approche , sans trembler , de l'Autel qu'on prépare ,

Et loin de prononcer ce serment si barbare

Que Dieu rejetteroit , que dément notre amour ,

Atteste l'éternel présent dans ce séjour ,



Prends-le, dis-je, à témoin contre la tyrannie,  
 Et si j'ai quelque droit sur ton cœur, sur ta vie,  
 Nous enchaînant tous deux par des vœux immortels;  
 Ajoute, il en est temps, que des feux mutuels  
 Qu'on impose à ton ame un effort impossible;  
 Tout ce qui sçut aimer, tout ce qui fut sensible,  
 Doit en notre faveur s'émouvoir à la fois;  
 Mais, pour te seconder j'éleverai ma voix,  
 Je volerai vers toi sans craindre aucun obstacle.  
 Tes larmes, nos malheurs & ce touchant spectacle,  
 Nos cris & nos transports; la fainteté du lieu,  
 Et ce nom si sacré dans le Temple d'un Dieu,  
 L'humanité; voilà ce qui doit nous défendre;  
 Pere injuste, voilà ce que j'ose entreprendre.  
 Croyez que de ces lieux rien ne peut m'arracher.  
 Je dirai ce qu'en vain vous voudriez cacher,  
 Ce qui n'a point ému votre cœur implacable.  
 Je la retracerai cette scene effroyable,  
 Votre fille expirant & votre épouse en pleurs,  
 Votre épouse à vos yeux contraignant ses douleurs;  
 Que vous faites mourir par de lentes atteintes,  
 Que vous assassinez en étouffant ses plaintes;  
 J'attendrirai les cœurs, je les remplirai tous  
 D'horreurs pour un barbare & de pitié pour nous.

M. D E F A U B L A S.

D'un vieillard défarmé vous bravez la foiblesse,  
 Mais j'ai du moins un fils & sa main vengeresse...

M O N V A L.

Qui! lui! de vos fureurs le complice odieux!  
 Melcour! malheur à lui s'il s'offroit à mes yeux.

Madame D E F A U B L A S.

Qui dites-vous! Monval! Quelle fougue imprudente!..;

Ne craignez point, Madame, une audace impuissante.  
On peut la réprimer. Suivez-moi toutes deux.

M O N V A L .

Et moi jusques au bout je vous suis dans ces lieux.  
Dans mes justes desseins s'il faut que je succombe,  
Sous l'Autel où je cours puisse s'ouvrir ma tombe.  
Que ce Temple fatal où l'on nous attend tous,  
S'écroule sur ma tête & m'écrase avec vous.

M. D E F A U B L A S .

Il suffit; nous verrons ce que vous pourrez faire.  
Tant de témérité recevra son salaire.  
Allons.

M O N V A L .

O! Mélanie! . . . on me l'arrache! . . . ô! Cieux?  
Du moins vengez mes maux, ils seront moins affreux.  
(*Madame de Faublas rentre avec sa fille dans l'intérieur du  
Couvent. Monsieur de Faublas fors d'un côté & Monval de  
l'autre.*)

*Fin du second Acte.*



## A C T E I I I.

## S C E N E P R E M I E R E.

M É L A N I E *seul.*

**D** O U R la dernière fois il consent à m'entendre. . . .  
Que sert son entretien ? Que puis-je encor attendre ?  
Il a pris ce parti. . . . je dois prendre le mien.  
Un père ! Quoi ! son sang ! Quoi ! je n'obtiendrai rien !  
Ainsi l'on foule aux pieds la foiblesse éplorée !  
Ah ! d'indignation mon ame est pénétrée ;  
Mon ame se souleve. . . ô ! Monval , c'est en toi  
Que j'ai cru voir un cœur qui sentit comme moi.  
Le mien t'appelle en vain. . . quelle est mon espérance ! . . .  
Avec quelle chaleur il a pris ma défense !  
Quel feu dans ses discours ! Et que mon cœur saisi  
S'applaudissoit tout bas d'avoir si bien choisi !  
Hélas ! ce transport même à tous deux est contraire.  
Monval est à jamais l'ennemi de mon père.  
On ne pardonne point à qui nous fait rougir ;  
Et d'après ses conseils quand j'oserois agir ,  
Quel en seroit l'effet ? . . . Non , jamais Mélanie  
Au sort de son amant ne peut se voir unie.  
Que dis-je ? On veut armer mon frère contre lui ?  
Mon père réclamoit un vengeur , un appui.  
Quelle horreur se répand sur ma famille entière !  
Mon frère est exposé , je désole ma mère.

Je perds ce que j'adore ! . . . il faut se décider.  
 Mon pere me méprise & croit m'intimider.  
 Il ne voit rien en moi qu'une esclave tremblante ;  
 Il verra si j'ai l'ame intrépide & constante . . . .  
 Je le vois ; la retraite & la réflexion ,  
 D'un sentiment contraint la longue impression ,  
 Donne aux sens recueillis un courage tranquille.  
 Allons . . . pour Mélanie il n'est qu'un seul asyle.  
 Il est temps d'y courir . . . on nous dit qu'autrefois ,  
 La Vierge de Vesta que condamnoient les Loix ,  
 Calmant , par son trépas , la publique épouvante ,  
 Vers la tombe entraînée y descendoit vivante.  
 De cette horrible mort qui fait frémir les sens ,  
 Peu d'heures après tout achevoient les tourmens.  
 Mais alors qu'une fois on a courbé sa tête  
 Sous le voile effrayant que pour moi l'on apprête ,  
 Lorsque l'on a promis d'oublier les vivans ,  
 La tombe se referme . . . & l'on y meurt long-temps.  
 Quel fort ! . . . . Et toi , Monval , hélas ! sans Mélanie ,  
 ( Si je connois ton cœur ) souffriras-tu la vie ?  
 Je l'abhore sans toi : l'on vient . . . . Il faut parler.  
 . . . . Son aspect malgré moi me fait toujours trembler.

## S C E N E I I.

M. DE FAUBLAS , M É L A N I E.

M. DE FAUBLAS.

**V**ous m'avez demandé : qu'avez-vous à me dire ?  
 J'ai cru que le devoir reprenoit son empire ,  
 Que vous alliez enfin obéir à ma voix.

M É L A N I E ,

M É L A N I E, *d'un ton calme & ferme.*

J'ai voulu vous redire une seconde fois  
Que le joug du Couvent à mes yeux est horrible ;  
Que la mort. . . . oui , la mort me semble moins terrible ,  
Que s'il faut à ce joug que mon sort soit livré ,  
On peut attendre tout d'un cœur désespéré ;  
Que de ce désespoir qui de tout est capable ,  
D'avance devant Dieu je vous rends responsable.

M. D E F A U B L A S.

Allez , quand vous aurez rempli sa volonté ,  
Lui-même il bénira votre docilité.  
Lui-même il vous rendra le calme & le courage.

M É L A N I E.

Le courage ! . . . . j'en ai . . . . J'en sçaurai faire usage ?  
Je n'ajoute qu'un mot . . . Si vous étiez certain  
Que l'heure où dans le Temple un serment inhumain  
Auroit à ce Couvent enchaîné ma misère ,  
De mes jours dévoués feroit l'heure dernière . . .  
Si vous en étiez sûr , pourriez-vous le vouloir ?

M. D E F A U B L A S.

On ne meurt point , ma fille , & l'on fait son devoir.

M É L A N I E.

Eh ! bien , . . . je le ferai , . . . souffrez que je vous quitte.  
Je sens qu'il faut encore au trouble qui m'agite ,  
Un moment de repos dans ces lieux retirés ;  
. . . . Vous allez voir bientôt ce que vous desirez.



## SCENE III.

M. DE FAUBLAS, *seul.*

UN aussi long combat devient enfin pénible.  
 Plus que je ne pensois , ce jour paroît terrible.  
 Ce n'est pas sans effort que mon cœur s'affermit.  
 Ici de tous côtés on m'accuse , on gémit.  
 D'un jeune audacieux j'endure les outrages ;  
 Ne pourrai-je à la fin appaiser tant d'orages ?  
 Et d'où vient que j'éprouve un serrement de cœur ,  
 Cet effroi que produit l'approche du malheur ?

## SCENE IV.

Monsieur &amp; Madame DE FAUBLAS.

Madame DE FAUBLAS.

COUREZ , Monsieur , courez ; on les a vus ensemble.  
 Votre fils & Dorcé sont aux mains.

M. DE FAUBLAS.

Ciel ! je tremble.

Madame DE FAUBLAS.

Ils se sont rencontrés assez près de ces lieux.  
 Peut-être il n'est plus temps... Allez , volez ,

M. DE FAUBLAS, *en sortant.*

O ! Cieux !

## S C E N E V.

Madame DE FAUBLAS, *seule.*

O U E de maux à la fois!... ma fille, que fait-elle?  
 Non, l'on ne verra point cette pompe cruelle.  
 L'Enfer la préparoit, & ces tristes apprêts  
 Vont peut-être aujourd'hui finir par des forfaits.  
 Que ce cœur maternel rassemble de souffrances!  
 Mes enfans! mes enfans! .... je me meurs dans les tranfes.  
 Je la vois.

## S C E N E V I.

Madame DE FAUBLAS, MÉLANIE.

*Mélanie en voyant sa Mere fait un geste de surprise  
 & de douleur. )*

Madame DE FAUBLAS.

M O N aspect semble t'épouvanter.

M É L A N I E.

Voilà le seul moment que j'ai dû redouter.

Quels adieux! ... Je croyois trouver ici, ...

Madame DE FAUBLAS.

Ton pere!

M É L A N I E.

Mon pere! dites-vous? Non votre époux, ma mere,  
 Votre ennemi, le mien, mon barbare oppresseur.

D 2

J'espérois dérober ma mort à votre vue.

Que celui qui la cause en feroit seul témoin.

Le poison.....

( Elle tombe dans un fauteuil. )

Madame D E F A U B L A S.

Dieu ! je cours.....

M E L A N I E.

Non , demeurez. Ce soin

Ne me sauveroit pas , il n'est plus de remede.

Il n'en est plus.

M. D E F A U B L A S court ouvrir la porte du parloir.

Venez , ah ! venez à mon aide,

## S C E N E V I I.

Monfieur & Madame D E F A U B L A S , M É L A N I E ,  
*quelques Sœurs Converses s'emprefsent autour de Mélanie.*

Madame D E F A U L A S.

A H ! Monfieur !

M. D E F A U B L A S.

Ah ! Madame , on ne les trouve pas.

Vainement j'ai cherché la trace de leurs pas ,

Mes amis avec moi partageant mes allarmes ,

Courent de tous côtés. . . . Je vois couler vos larmes.

Madame D E F A U B L A S.

Apprenez , apprenez un malheur plus certain ,

Que vous avez caufé , que j'ai prédit en vain.

Votre fille est mourante , elle est empoisonnée.

M. D E F A U B L A S.

Ciel ! ma fille !



## S C E N E V I I I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE CURÉ.

L E C U R É.

Oh ! Monsieur ! Oh ! mere infortunée !  
 Je n'ose vous parler , je respecte vos pleurs.  
 C'est le Ciel qui vous frappe , offrez-lui vos douleurs.  
 Que je vous plains tous deux.

MADAME D E F A U B L A S.

Plaignez-nous davantage.

Regardez nos malheurs , regardez son ouvrage.  
 Elle meurt , elle touche à ses derniers instans.  
 Ma fille ! le poison a coulé dans ses flancs.

L E C U R É.

Vous me faites frémir , & ce coup est horrible,  
 Faut-il vous en porter un autre aussi sensible ?  
 Pourrai-je vous apprendre. . . .

M. D E F A U B L A S.

Ah ! je n'ai plus de fils.

L E C U R É.

Hélas ! il est trop vrai.

M. D E F A U B L A S.

Grand Dieu ! tu me punis !

L E C U R É.

Monval cherchoit Melcour , & que fais-je ? Peut-être  
 De ses premiers transports il n'eût pas été maître.  
 Il voit leur choc de loin , il court les séparer ;  
 Mais il est arrivé pour le voir expirer.

M. D E F A U B L A S.

Je perds tout.

## SCENE IX ET DERNIERE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MONVAL.

MONVAL, à Madame de Faublas, sans voir Mélanie

**A**H ! quels maux accablent votre vie !  
Le Ciel a trop vengé les pleurs de Mélanie.  
J'ai voulu vainement.....

*(La Scene est disposée de maniere que Mélanie, d'un côté du Théâtre, est dans un fauteuil, ayant sa mere à sa droite, penchée sur elle, quelques Sœurs Converses à sa gauche, & de l'autre côté M. de Faublas est dans l'attitude de l'accablement. Le Curé est auprès de lui.)*

M É L A N I E.

O Monval !

M O N V A L.

Quelle voix !

Elle m'appelle encor !.... ah ! qu'est-ce que je vois ?  
*(Il tombe à genoux devant elle.)*

M É L A N I E.

Ton amante qui meurt pour te rester fidelle.  
Je vivois pour t'aimer.... ma mort est moins cruelle,  
Puisque je puis du moins, justifiant ton choix,  
T'avouer mon amour, pour la premiere fois.

M O N V A L.

Tu m'aimes &amp; tu meurs ! O Mélanie ! ô rage !

M É L A N I E.

Un breuvage mortel m'arrache à l'esclavage.  
Du jour où je t'ai vu, je jurai d'être à toi ;

L'amour

L'amour à tous les deux dicta la même loi :  
 Ma mere y soufcrivoit , si le Ciel en colere  
 Ne m'eût fait rencontrer un tyran dans un pere,  
 Il versa dans mon sein le poison des douleurs ,  
 Plus cruel mille fois que celui dont je meurs.  
 Cet homme injuste & dur , accabla Mélanie  
 Du pouvoir qu'il reçut , pour protéger ma vie.  
 Il vit mon désespoir avec tranquillité ;  
 La nature en son cœur n'a jamais habité....  
 La mort est dans le mien.... des serpens le déchirent,  
 (*Aux Sœurs.*)

O vous , que mes malheurs à ce spectacle attirent,  
 Et vous qui ressentiez les feux dont j'ai brûlé ,  
 Qui dormez sous ce marbre où mes pleurs ont coulé ,  
 Levez-vous à ma voix , victimes malheureuses !  
 (*Elle se leve avec effort , soutenue sur sa mere & sur deux  
 Religieuses. Monval reste appuyé sur le fauteuil , la tête  
 dans ses mains.*)

Levez-vous , entendez mes plaintes douloureuses ;  
 Accablez avec moi l'oppresser abhorré ,  
 Dont je n'ai pu fléchir le cœur dénaturé.  
 Dieu ! que le dernier cri de sa fille expirante  
 Retentisse à jamais dans son ame tremblante ;  
 Et s'il t'ose implorer au jour de son trépas ,  
 Rejette sa priere , & ne pardonne pas.

## L E C U R É.

O ma fille ! abjurez ces sentimens coupables.

M É L A N I E *se laissant tomber sur ses genoux , les  
 bras tendus vers le Ciel.*

Dieu ! Dieu ! n'entendez pas ces souhaits exécrables ;  
 Le désespoir , la mort ont exhalé ces vœux ,  
 Tout mon cœur les dément.... pardonnez , justes cieux !

Pardonnez à mon pere aussi bien qu'à moi-même,  
 Cher Monval , cher amant , toi que j'aimai.... que j'aime...

( *Au Curé.* )

Vous qui m'avez rendu des soins si généreux !

Et vous ma mere , vous.... venez fermer mes yeux ;

Venez.... Cès yeux éteints vous distinguent à peine,

Que mon dernier soupir ne soit point pour la haine ;

Qu'il soit pour la nature , hélas ! & pour l'amour !

Serrez-moi dans vos bras !.... Monval.... c'est sans retour !

Cher Monval.... ( *Elle meurt.* )

M O N V A L.

Non , attends ! que rien ne nous sépare....

Elle n'est plus ! Eh bien ! es-tu content , barbare ?

Tigre , d'un tel objet viens te rassasier ;

Contemple tous tes coups , & jouis du dernier,

( *Il veut se percer de son épée , le Curé le retient.* )

L E C U R É.

Arrêtez ! Ah ! c'est trop multiplier les crimes ;

Ce jour infortuné compte assez de victimes,

( *A M. de Faublas.* )

D'un repentir tardif je vous vois déchiré.

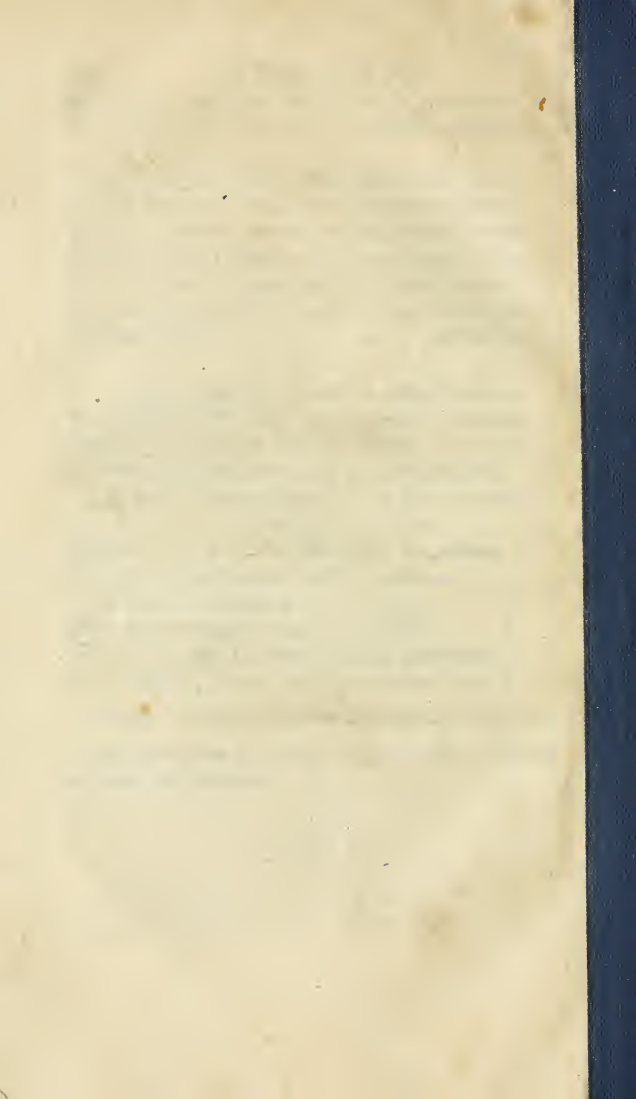
M. DE FAUBLAS sort d'un long accablement.

Dieu vengeur , à quel prix vous m'avez éclairé !

*Nota.* Cette piece a été privée , jusqu'à ce jour , du Théâtre ,  
 par ordre du Parlement.

F I N.





PQ  
1993  
L4M4  
1790

La Harpe, Jean François de  
Mélanie

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

